

Un défilé national

Jean Larose

Volume 23, Number 5 (137), September–October 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29970ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Larose, J. (1981). Un défilé national. *Liberté*, 23(5), 62–74.

Événements

JEAN LAROSE

« À qui verrait trop vite passer ce char, des détails échapperaient. »

Un défilé national

J'ai vu l'autre jour au parc Lafontaine un Québécois tenter un coup dément, avec son labrador. Dès qu'un promeneur approchait dans une allée, le type lançait à son chien des ordres secs, des gestes fendants. On aurait dit une séance de dressage, mais à y regarder de plus près, on s'apercevait qu'il faisait celui qui dresse son chien afin qu'on crût qu'il dressait son chien en vrai professionnel. C'était lui-même qu'il tentait de dresser par cette pauvre imposture, comme une verge postiche sur la pelouse, en s'offrant à ce qu'il estimait visiblement devoir être l'admiration envieuse des passants. Il n'y a pas à détailler son stratagème pour comprendre (non sans réprimer soi-même un rictus de folie) qu'il éprouvait un sentiment de puissance en s'identifiant au regard des gens... il y en a tellement en ville dans son genre, surtout dans les quartiers qui votent Rhinocéros.

J'imagine qu'il avait sincèrement l'intention d'apprendre à dresser les chiens, un jour.

Le samedi 20 juin 1981, le Comité organisateur de la fête nationale du Québec glissait dans *La Presse* et *Le Journal de Montréal* un encart intitulé *Journal-souvenir 1981*, pour faire de la réclame au défilé du lendemain, sur la rue Sherbrooke : « Le défilé de la fête nationale du Québec renaît en force cette année, sous le thème général : les forces vives du Québec ». Or toute cette « force » voilait mal que le « retour du défilé » n'était pour le Québec qu'un retour du refoulé — un refilé.

Et d'abord, le plus frappant peut-être, un retour du refoulé religieux : on a confondu en effet sans se gêner (sans doute dans la foulée de l'ayatollisme reaganien), dans l'encart, la Saint-Jean-Baptiste et la fête nationale, la fête religieuse et la fête laïque. Plusieurs passages des textes étalent cette nouvelle collusion entre l'Église et l'État. On désigne, par exemple, le décapité à Salomé sous son titre de « Précurseur », ce qui revient à reconnaître l'essence surnaturelle de son agitation dans un document issu d'un organisme de l'État. Un paragraphe spécial annonce aussi que « la messe solennelle de la Saint-Jean sera célébrée (...) à l'Oratoire Saint-Joseph » par le haut responsable Grégoire ; c'est une propagande gratuite (1) pour cette mafia obscurantiste responsable si longtemps de l'arriération du peuple québécois et qui se porte aujourd'hui « en force » au secours du patriarcat défaillant. Enfin, autre signe de régression, c'est le bénin Claude Lafortune, un professionnel de la propagande chrétienne auprès de l'enfance et de la jeunesse, qui a dessiné les chars de la procession.

Les idéologues officiels ont donc arrêté de nous faire renouer avec la benoîte allégorie, naguère chassée de nos rues par la colère d'émeutiers très inspirés. Certes, il devient chaque jour plus urgent de se souvenir ; contre les forces d'oubli qui déferlent depuis les U.S.A. sur toutes les cultures, entretenir la mémoire apparaît comme une tâche politique, patriotique et de culture. Mais, en l'occurrence, le retour du défilé fut un retour amnésiant, un retour dont la fonction était de faire oublier les raisons que nous avons eues de rompre la tradition. Parce que c'était une tradition d'illusion. Tout se passe comme s'il s'agissait, dans l'idéologie (peu articulée et peu consciente d'elle-même) de la nouvelle classe dirigeante québécoise, de colmater la cassure, de fourrer l'encart dans l'écart, de nier une grande négation historique, de faire oublier l'espoir d'une rupture, l'indépendance — qui n'aura donc pas eu lieu. (2) Le saint Patron s'est relevé. Il revient prêcher la soumission et le divertissement à son peuple bonhomme auquel on s'apprête à faire subir une « nouvelle » politique sociale de droite. Pour les besoins de la cause, on a conservé le ton poético-idéologique de la flambée nationaliste des vingt dernières années, mais en le dépouillant de l'inspiration politique progressiste sans laquelle elle ne se serait pas pro-

duite. Il en résulte tout simplement un retour au vieux nationalisme canadien-français, à cette différence près que le Baptiste, dans sa statue en papier « de dix pieds de hauteur » à l'Oratoire, n'est plus représenté enfant, mais adulte : c'est pire, cela signifie peut-être que la bêtise canadienne-française a passé avec succès l'épreuve de la modernisation (3). Et « modernisation » pourrait bien être le nom du déguisement adopté par le refoulé pour son retour. Par exemple, le saint frisé et ses moutons manquant, contre toute attente, en queue de défilé (4), tout le monde a cru les organisateurs (et eux-mêmes se sont crus) quand ils ont annoncé son retrait de la parade ; alors qu'en réalité il était visible sur tous les chars, re-présenté par le matériau frisé, le papier frisotté dont les figures allégoriques étaient toutes fabriquées. De la même manière, le vieux supplice, la Croix, fermait le défilé, à l'insu de tous, confondue sur le dernier char avec le drapeau québécois taillé en losange.

On a donc oublié, ou voulu faire oublier les raisons de rompre avec Baptiste. Car en 1969, rappelez-vous, on ne s'était pas heurté seulement à l'interdiction fasciste de toute manifestation. Quelque chose enfin paraissait brisé, un ressort profond du sens ; il n'était plus possible de promener des allégories derrière des tracteurs, les images se décollaient (comme la tête du Baptiste) de leur sens, cela commençait à scintiller dans une irréalité glissante. Un Québec allait peut-être naître par cette maille dans la camisole de force (5) tricotée serrée. Allez aussi relire le cahier spécial paru dans *La Presse* pour la Saint-Jean-Baptiste de 1973 : pas de niaisage catholique, pas de *satisfecit* en *marshmallow* comme ceux que distribuent aujourd'hui les préposés officiels à l'aveuglement national ; non, même un Roger Lemelin vacillait en présentant ce recueil de textes commandés à une vingtaine de personnalités, textes angoissés, pessimistes, impuissants, prophétiques (Léandre Bergeron : « Le 1er mai remplacera le 24 juin »), symptômes, hélas ! d'un désarroi plus que d'une révolution culturels. Loin aussi, oublié, le jour où Pierre Perreault, lâché sur les ondes d'État pour commenter le défilé de la Saint-Jean-Baptiste, osait dénoncer les exploiters du peuple québécois à mesure que leurs noms apparaissaient sur les chars. Cette année, la commandite a été sollicitée auprès des exploiters capitalistes par un organisme du gouvernement indépen-

dantiste lui-même dont plusieurs membres autrefois, on peut le croire, applaudirent au geste suicidaire de Perrault. Et ce geste, et tous les autres, on tente aujourd'hui à toute force de faire croire que cela appartient au passé. Ou à l'« Histoire ».

Prenons essor, pour notre colère, de cette phrase anodine de l'encart :

« Le vieux port, fenêtre largement ouverte sur le majestueux Saint-Laurent, a donc changé radicalement de vocation. Autrefois lieu d'activités intenses, il entre aujourd'hui dans notre civilisation des loisirs. Il appartient désormais à l'Histoire, c'est-à-dire à nous tous. »

Cette phrase suppose que l'Histoire se compose d'événements passés, et que le passé n'a plus d'effet sur le présent, que le passé est passé, qu'il constitue un ensemble clos sur la nature duquel on s'entend et auquel il est toujours possible de s'intéresser, mais de manière dégagée, pour s'instruire durant ses « loisirs », sans exagérer cet intérêt, évidemment, puisque les loisirs diffèrent radicalement d'« activités intenses ». En fait, cette petite phrase révèle, si on y pense, l'approche pateline de l'Histoire qui inspire d'un bout à l'autre le *Journal-souvenir* (6). Le même oubli serein, la grossière tape dans le dos, le clignement de l'œil de la sourde unanimité idéologique s'y appliquent en effet au passé immédiat du Québec, comme si la fracture dans la tradition de la parade annuelle appartenait vraiment à un passé réglé, pensé, passé. C'est tendre la perche aux fédéralistes, et Roger Lemelin n'a pas manqué la leçon du gentil défilé national : un trait a été tiré, écrit-il, sur les fêtes trop politiques des années maudites ; la Saint-Jean-Baptiste est redevenue la fête « d'un peuple sain et courageux qui ne doit rien à ses politiciens... » Les indépendantistes non révolutionnaires et les fédéralistes s'entendent toujours pour exclure le politique (c'est-à-dire la pensée) des « loisirs », de la fête, de la jouissance. Lemelin respecte donc parfaitement le nouvel esprit dépolitisé du *Journal-souvenir 1981* quand il célèbre, non le Québécois, mais le Canadien-français, « son bon sens, son goût profond de la famille, de la parenté, des traditions, sa fidélité dormante à l'Église, sa confiance dans les institutions ». Mensonges ! Tenir l'unanimité pour assurée, c'est la créer ; on croirait entendre la *Pravda*, ou la télévision

américaine — ou Duplessis. « Ainsi, forts et conscients de ce que nous sommes, nous pourrions encaisser toute défaite, monter n'importe quelle côte jusqu'à son sommet, où nous apercevrons, éclatante, la lumière » (de quoi ? notre succès ? notre épanouissement ? notre liberté ?) « de la tolérance et de notre survie. » (7) Survivre ! Résister. Durer. Revenir, donc, à une culture qui avait renoncé à se hisser au niveau planétaire, et qui, à son propre sujet, se racontait des histoires, des allégories et des mythes.

Ces fêtes furent justement celles de la soudure avec la Représentation (faisant, de la sorte, le lit du fédéralisme et des exploiteurs). Plus de faille entre l'allégorie et le Québec soi-même. Le Québec s'est couvert d'un auto-collant-souvenir de l'avenir, il colle à nouveau parfaitement à soi. Récollation de Jean-Baptiste. Qu'importe que le Québécois occupe le dernier rang parmi les Canadiens des différentes provinces (juste avant le Yukonais) quant au nombre moyen d'années de scolarité et quant à la qualité des services de santé ? Qu'importe que les pauvres s'appauvrissent et que leur nombre augmente ? Cela doit-il faire un pli ?

« NOUS SERONS ORGUEILLEUX

Demain le 21, nous serons fiers et orgueilleux.
Nous allons nous pavaner, prendre des airs importants et satisfaits et faire grand étalage de nos plus nobles qualités, de nos remarquables réussites, de nos richesses et de nos œuvres les plus durables.

(...)

Nous voyagerons à travers (ce pays) jusqu'au bout de nous-mêmes, là où nous recommencerons une fois de plus à être ce que nous avons toujours rêvé d'être. »

Cette dernière proposition, tout en ne voulant strictement rien dire, ouvre à l'abîme. Recommencer à être ce qu'on a toujours rêvé d'être implique une logique très folle : on aurait déjà été, mais en rêve, ce qu'on rêve d'être ; c'est vouloir renouer avec un rêve passé, présentement seulement rêvé et non plus rêveusement réalisé ; comme s'il y avait deux espèces de rêves, le rêve absolu d'autrefois, non troublé par la réalité, et le rêve d'au-

jourd'hui, rêve de rêver, empêché par la réalité de se rêver absolument. « Renouer » avec le « défilé », ce serait revenir à un mode de réalisation qui se défile de la réalité, revenir à l'opium, à l'Église, à la satisfaction du désir sur le mode hallucinatoire.

Évidemment, je « force » le texte, ils n'ont pas « voulu dire » cela ; mais cela peut se lire ainsi. Et je ne récuse pas la fête, mais je considère que dans la fête le sujet doit se dissoudre, comme dans la jouissance, alors que ces textes idéologiques se servent de la fête comme d'un soutien à l'affirmation inconditionnelle d'un grand Sujet Québécois — dément, démenti par la réalité. Se défiler consiste justement à nier, par l'érection inconditionnelle d'un phallus postiche, le démenti opposé par la réalité à la volonté de puissance.

Le 21 juin, le défilé s'organisait sur un poème de Gilles Vigneault (8), auto-collant officiel du défilé allégorique. Ce poème se présente comme une litanie des gens, un défilé de « gens ». La parade s'ouvrait d'abord avec un char intitulé : « Gens du pays, c'est votre tour... » ; ensuite, les quatorze chars illustraient autant d'espèces de « gens du pays », d'après les quatorze strophes du texte.

Que signifie « gens du pays » ? Le peuple ? Quand on y pense — si on y pense, si on laisse résonner et si on écoute « gens du pays » — on reçoit de cette pensée et de cette écoute une expression étrange. « Gens du pays » désigne pourtant tout le contraire de quelque chose d'étrange ou d'étranger. Mais l'entente familière ne suffit pas pour en saisir le sens. Il ne faut pas rompre avec la famille où cette familiarité fournit le sens des choses, il ne faut pas la refouler, mais il faut arriver à la position du fou de la famille, celui qui ne se laisse plus habiter en repos aucun sens familier.

« Gens » fait partie de la même famille que tous les mots issus du grec *genos*, du latin *gens* et *genus*, mots dont les significations pointent toutes vers l'origine, comme originel, original, engendrement, génétique, généalogie, génital, génération, progéniture, genre, germinatif, etc. Avec « gens », Vigneault rappelle « poétiquement » (les guillemets s'imposent) la matière pulpopopuleuse, le tissu des corps et des natures, la qualité germinative, l'éjaculation missionnaire, les flancs gras, les berceaux vendeurs, encore, de la race québécoise ex-canadienne-française.

À l'appui de ce retour au séminal, chaque photographie d'une maquette de char était publiée en regard d'une autre, représentant un char d'autrefois. Or, parmi les Albums-souvenirs des archives de la Société Saint-Jean-Baptiste auxquels ils ont eu accès, les rédacteurs ont surtout retenu les années 1928, « Nos chansons populaires », et 1932, « Glorification du sol » (chacune sept photographies). Le sol est le *germen* des gens, la métaphore éternelle du réceptacle maternel. Quant à nos « chansons populaires », souvent évoquées comme le plus beau fleuron de lys de la culture québécoise, elles n'ont plus de populaire que la consommation. Leur création a cessé d'être un processus de la vie populaire en se trouvant progressivement happé dans le processus spéculaire du showbusiness, qui n'est rien que le commerce des diverses images auxquelles un sujet peut s'identifier pour s'accomplir en rêve. Évidemment, plusieurs vedettes figuraient au défilé, dans des voitures décapotées ; elles représentaient la puissance de la Représentation, le mode représentationnel de l'accomplissement de la volonté de puissance.

Qu'est-ce donc alors qui se propose à l'admiration dans le poème de Vigneault ? Quelle scène ? Quel miroir ? On lit dans l'encart : « Ce poème « Le pays de ces gens », chante les gens de ce pays ». L'auto-collant, comme un miroir, renvoie une image inversée. Le pays colle aux gens, les gens au pays ; la terre-mère colle à ses fils, les fils collent à leur mère. En termes psychanalytiques, on pourrait dire que l'affirmation de la volonté de puissance s'opère par substitution du moi-idéal à l'idéal du moi. (9) Cette substitution est une régression, depuis une ambition d'atteindre à une réalisation de soi évaluée en fonction du principe (phallique) de réalité, à une volonté de puissance satisfaite à bon compte par l'idéalisation du sujet tel quel (oral) et par identification à ce soi-même idéalisé et doté de la puissance de la mère (le sol). C'est l'auto-collant, qui colle le sujet-Nation québécois à l'origine, à la *gens*, à la toute-puissance de la mère. « Gens » est un nom de la graine — tricotée serrée — de la mère.

Cette substitution régressive du moi-idéal à l'idéal du moi aurait à être convoquée pour expliquer l'immaturation de la pensée en Amérique du Nord, immaturité jointe à une énorme ambition de puissance exprimée et vécue sur le mode fantasmatique. Les U.S.A. disposent au moins d'une réelle puissance ; aussi

la folie y est-elle moins sensible dans les discours du gouvernement (parce que les U.S.A. ont encore les moyens de s'identifier à eux-mêmes ; ce qui n'empêche qu'il s'agisse, dans l'hypertrophie nationaliste actuelle, d'une régression au moi-idéal et d'un déni de l'affaiblissement réel des U.S.A.) qu'au niveau des multiples délires des « penseurs », tous s'autorisant du droit à être soi-même. Mais au Québec, lorsque une instance officielle secrète un discours orgueilleux, si on y pense et si on lit bien, on se sent gêné par la folie qui brille dans les yeux de celui qui propose un idéal d'immatunité. Il faut éclater de rire, pour éviter d'éclater en morceaux.

Le règne du moi-idéal rend absolument impossible la production de la pensée. Entre « les gens de ce pays » et « le pays de ces gens », l'autocollant adhère si étroitement qu'il ne laisse plus la petite faille à penser. Le discours de la *gens*, de la famille, du sperme dans le miroir, est épuisé d'avance pour la pensée ; il ne peut jamais s'agir que de l'illustration (allégorie) d'une certaine couche implicite et ineffable de signification — une certaine couche (de bébé) qu'on peut situer dans l'épaisseur de colle de l'auto-collant. Celle-ci maintient le membre postiche ; elle assure le sens et protège le sujet d'une prise de conscience de sa démente ; elle garde le frisé de la décollation.

Ce dispositif (symbolique, politique et libidinal) va de pair avec une conception métaphysique de l'écriture et un refus de la parole étrange, la compagne de la pensée, la parole « écrite ». La parole ou l'écriture « gens du pays » procède par tournures. Elle n'est étrange que par ressemblance avec une vieille familiarité ; elle n'est écrite, ou poème, que par régression à de vieilles tournures. Elle fait le vieux et elle fait du bon vieux. Elle ne ressemble à de l'invention poétique que parce qu'elle use d'un conformisme oublié, et non par un travail transformateur sur une langue ayant déjà atteint une fixité classique équivalente du principe de réalité phallique. L'attitude classique est évitée, mais pas subvertie, c'est toujours et partout le résultat de la régression. Et la langue n'en demeure pas moins métaphysique, conçue comme le « contenant » d'un « contenu », comme mode d'« expression » ; on peut donc la négliger, puisqu'elle n'est qu'un outil, puisque l'essentiel est ailleurs, dans la colle. C'est la conséquence inévitable de l'identification à soi-même. Aussi ne

s'étonne-t-on pas de la pauvreté du français dans lequel sont rédigés les textes du *Journal-souvenir 1981*. Car dépouillé du masque « poétique » de la régression vieillotte, cette langue apparaît dans toute l'indigence correspondant à une fixation régressive aux stades libidinaux primaires. Le texte s'essaie à des poses artistes et à des tournures « gens du pays » . . .

« Dégradés de vert et orange colorent ce tableau. »
 « Balles et ballons et bâtons de hockey illustrent d'autres sports. »
 « C'est une femme (D. Dufresne) qui chante, le cœur au ventre, qui se donne à tout prix et à tout le monde. »
 « On assemble, on ajuste les éclairages, et tressant un savant écheveau de fils électriques . . . Les chanteurs et les musiciens, dans leurs plus beaux atours, ont répété paroles, musiques et gestes de leurs chansons . . . »
 « À qui verrait trop vite passer ce char, des détails échapperaient. »

. . . mais à qui ne lit pas trop vite, la lézarde apparaît. Ça ne colle pas. L'omission de l'article défini, l'abus du participe présent et de la mise en apposition, ces caractéristiques du style « gens du pays », correspondent d'ailleurs aux tics syntaxiques de la langue américaine appauvrie des mass-media ; cela permet de poser l'hypothèse d'une coïncidence entre l'anglicisation inconsciente et l'identification du colonisé à soi-même — puisque ce « soi-Même » est un « soi » gangrené par le colonisateur.

L'auto-collant participe ainsi, nonobstant la loi 101, au mépris et à la dégradation générales de la langue en Amérique du Nord. La mégalomanie s'accompagne en effet d'une préférence pour le quantitatif ; et privilégier le quantitatif par rapport au qualitatif signifie qu'on ignore l'appel véritablement poétique ou l'appel de pensée lancé par un être, une chose ou une situation, et qu'on refoule cet appel au moyen d'un discours technique sur les mensurations de l'objet. Or, les médias le démontrent à chaque seconde, le discours technique, le plus loin de l'essentiel, le moins fidèle au vivant, le plus amnésique, préfère la langue pauvre et porte même une haine particulière aux penseurs et à l'écriture (à la langue qui se travaille dans sa matérialité).

On retrouve évidemment dans l'encart la complicité inévitable entre le discours technique et le discours idéologique (« gens du pays »). Une telle complicité se remarque toujours dans l'attitude métaphysique de l'idéologie moderne, et singulièrement de l'idéologie américaine, laquelle parle, d'une part, une langue d'effusion et de sincérité (regard et sourire garant de la solidité de la réalité), langue d'unanimité lyrique et d'entente vraie, où le style généreux entourloupe une morale abjecte (Reagan est un bon exemple); d'autre part, une langue de constat, froide, une capacité technique, un génie pratique. Il ne s'agit évidemment que de la version idéologique américaine de la vieille opposition métaphysique entre le sensible et l'intellect. Rien n'empêche l'Américain d'être à la fois astronaute et prédicateur, de construire des appareils d'une efficacité ravageante et de croire en Dieu. De la même façon, on peut s'appeler « gens du pays » et construire des barrages parfaits. Il s'agit toujours d'endiguer quelque chose. Dans l'encart, les bouts « gens du pays » sont entrecoupés de passages purement techniques d'une incroyable monotonie, concernant la grandeur des figures allégoriques (10). Cette volonté québécoise d'avoir aussi une grosse graine américaine bien rodée tourne parfois à l'absurde, et le caractère symptomatique alors éclate avec évidence : « Pour un observateur placé en un point fixe du parcours, le défilé durera environ 1 heure. Il se déplacera donc à une vitesse de quinze chars à l'heure, c'est-à-dire d'un char toutes les quatre minutes » (un quart de char à la minute ?). La langue technique est une langue de bois. Elle permet d'éviter que la pensée ne se produise, et fait alliance avec la langue d'effusion afin de refouler toute véritable question sur le sens de la fête. Ainsi, le gros titre de *La Presse*, le 25 juin, au lendemain d'une fête sans émeute, était : « Les Montréalais ont bu 10 millions de bouteilles de bière ». Le Comité organisateur établissait, pour sa part, le bilan à « 6,457 projets réalisés », et son président pouvait déclarer que « la mission avait été accomplie et que la fête avait enfin atteint sa maturité et retrouvé son véritable sens ».

Les idéologues ne sont pas le peuple, et il est difficile de savoir jusqu'à quel point cette analyse du document officiel de la fête nationale pourrait s'appliquer à la mentalité populaire ou à l'idéologie des intellectuels. Cette question n'a pas été posée ici,

et je ne dispose d'aucun moyen pour y répondre. On peut seulement dire que si le *Journal-souvenir* correspond à la pensée de nos guides, ils n'obtiendront jamais l'indépendance du Québec. Un tel « orgueil » et un déni si grave de la réalité rappellent ce texte accompagnant en 1957 le char « Sa Majesté la Langue Française » :

« Or, voilà que nos frères anglophones veulent bien la reconnaître, aujourd'hui, comme un élément indispensable du caractère particulier de la nation qu'ils sont à bâtir avec nous. Si bien qu'Elle rayonne maintenant d'un océan à l'autre et qu'Elle est amoureusement épelée et chantée par des écoliers de notre sang depuis Halifax jusqu'à Vancouver. »

S'agirait-il vraiment de recommencer « une fois de plus à être ce que nous avons toujours rêvé d'être » ?

En se détachant du courant progressiste, le nationalisme québécois est condamné à reproduire l'irréalisme gâté du vieux nationalisme canadien-français. Le *Journal-souvenir* témoigne déjà de ce retrait égoïste de la nouvelle bourgeoisie québécoise et des classes petites bourgeoises qui se reconnaissent en elle idéologiquement. Apeurée par la crise économique, cette bourgeoisie tente de nous resservir, de façon sédative, la culture populaire des années violentes, au même moment qu'elle bloque dans tous les domaines la croissance des moyens de production culturels. Mais c'est une camisole vide, qu'il faudra nous enfiler de force. Pensons, et espérons les pires colères du peuple fourré, et rions, car la graine se décolle déjà ; la queue de la bourgeoisie québécoise — comme aurait dit Mao — est une queue en papier . . .

« Ce char est le symbole de notre orgueil.
(. . .) La hauteur du paon est de 12 pieds et sa queue a nécessité 750 pieds de lanières de feuilles d'aluminium. »

Notes

(1) Pas tout à fait gratuite, pour être exact, puisque l'Archevêché de Montréal figure, à la fin de l'encart, sur la compromettante liste des « commanditaires des chars allégoriques », en compagnie de 38 sociétés privées, de Radio-Québec et de l'Université de Montréal.

(2) Sans doute, en partie, parce que l'effondrement possible du système symbolique canadien-français, un instant entrevu, n'a pas été suffisamment pensé par les révolutionnaires québécois pour qu'ils puissent dans leur action demeurer fidèles à une pensée.

(3) Reste à définir « moderne ». Essentiellement, au Québec, se moderniser a signifié s'américaniser, terme dont le sens n'est pas évident non plus. D'abord, s'américaniser, selon plusieurs, ce ne serait pour le Québec que devenir soi-même. Et puis, est-ce que les U.S.A. ne s'américanisent pas eux-mêmes de plus en plus, dévoilant progressivement le sens de ce qu'on appelle l'Amérique ? Les U.S.A. s'avancent ainsi à la découverte de l'Amérique. L'Amérique est le nom de ce qui les attend au bout du chemin métaphysique dont ils réalisent historiquement l'avancée extrême ; l'Amérique est le nom dont ils réalisent historiquement l'avancée extrême ; l'Amérique est le nom du stade final de l'évolution du désastre américain, en même temps évidemment que le nom fondateur de cette trajectoire, le nom dont l'appel a programmé le tracé d'une telle erre. Pour comprendre ce qui signifie l'américanisation du Québec (ou de l'Europe), il faudrait commencer par se demander : qu'appelle-t-on l'Amérique ?

(4) À la place de Baptise, un reste réconfortant : deux cents manifestants qui réclamaient la libération de Paul Rose. La police n'est pas intervenue, elle s'est laissé oublier et elle a laissé oublier cette manifestation (censurée aussi dans la transmission télévisée du défilé) pour éviter d'en accuser le caractère déjà « trop politique ».

(5) « Parle fort Québec ». « Faut rester forts au Québec ». « Les forces vives du Québec ». La rue Saint-Denis, à Montréal (la Mecque Rhinocéros), organisait pour la fête nationale, un festival « Jos Montferrand et les hommes forts du Québec ». L'essentiel, pour un peuple qui s'est longtemps trouvé faible et impuissant, c'est d'avoir la force de ses slogans. Sur le triomphe psychotique et le deuil québécois, voir notre ouvrage, *Le mythe de Nelligan*, Ed. Quinze, 1981.

(6) Cela correspond d'ailleurs à la certitude et à l'optimisme officiels qui inspirent un geste — réellement falsificateur — comme la publication d'un document « souvenir » avant le passage de l'événement. Et s'il s'était toujours agi, avec « Je me souviens », d'une telle mémoire anticipatrice, purgée d'avance de toutes les inconvenances politiques ?

(7) *La Presse*, 24 juin 1981.

(8) [*Le pays de ces gens / Les gens de ce pays Ce sont gens d'aventure / Gens de papier, de bois Et gens d'imprimerie / Gens de feu, gens de fer D'argent de cuivre et d'or / Gens de mer, et de vent Et gens de pêcheries / Gens de danse et de chants Et de dire et d'écrire Et faiseurs de musique / Gens de nature aussi Forestiers laboureurs Arbres toujours en marche / Gens de jeux gens de sports Usant de leurs saisons / Travailleurs, inventeurs Transporteurs de lumière / Gens de fierté, d'orgueil Pourvoyeurs de métiers À Grandeur de planète. / Gens d'accueil bras ouverts Venus d'ailleurs eux-mêmes Dans les fameux bateaux du temps / Amadoueurs de sources Et dompteurs de rivières / Gens de semailles aussi Et capables longtemps D'attendre la récolte / Gens d'espace, et de temps Gens de voyages / Les gens de ce pays Ce sont gens de bâtir Ce sont gens d'aujourd'hui À fabriquer demain ».*

(9) Le moi-idéal est une formation intra-psychique qu'on a définie comme un idéal de toute-puissance narcissique forgé sur le modèle du narcissisme infantile. Au cours de son développement, le sujet abandonnerait cet idéal narcissique, tout en aspirant à y retourner (tendance psychotique). Il est bon de distinguer les identifications polarisées par le moi-idéal de celles qui le sont par le couple idéal du moi-surmoi. « Le moi-idéal conçu comme un idéal narcissique de toute-puissance ne se réduit pas à l'union du Moi avec le ça, mais comporte une identification primaire à un autre être, investi de la toute-puissance, c'est-à-dire à la mère » (Daniel Lagache). Le moi idéal supporte évidemment les identifications « héroïques » ou « artistiques ». Lacan a conçu, lui aussi, le moi idéal comme une formation narcissique trouvant son origine dans le stade du miroir.

L'idéal du moi se forme au contraire d'après les exigences du sur-moi ; il est le point de référence d'après lequel le moi apprécie ses réalisations effectives. L'idéal du moi projette vers l'avant, dans le monde réel, le sujet qui a renoncé à une toute-puissance imaginaire et à être à soi-même son propre idéal (moi-idéal), se soumettant à la critique des instances formatrices du surmoi.

Voir : Laplanche et Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, P.U.F.

Dans le cas du Québec, une problématique du deuil doit aussi être prise en compte, en plus d'une problématique de la maturation. Il faudrait explorer théoriquement les relations entre la régression au moi idéal et le fantasme d'incorporation, d'une part ; entre la poursuite d'un idéal du moi et le processus de l'introjection, d'autre part.

(10) « Une petite fille dont la hauteur fait 18 pieds . . . » ; « . . . il a fallu une feuille d'aluminium de plus de 300 pieds . . . » ; « . . . les lanières qui illustrent la coulée ont nécessité plus de 5000 pieds de feuilles d'aluminium . . . » ; « La hauteur du chef d'orchestre est de 14 pieds et sa baguette, de 4 pieds » ; « La fée mesure dix pieds de hauteur . . . » ; « Les skis mesurent 21 pieds . . . » ; « . . . 8 valises aux couleurs variées dont la plus grande est longue de 10 pieds » ; « Les pattes du lion ont 3 pieds de diamètre et sa crinière, 8 pieds » ; « Le pommier est haut de 16 pieds, les carottes, de 4 pieds et les plants de tomates, de 5 pieds ». Et caetera, et caetera, et caetera.